

Ségolène DÉBARRE, *Cartographier l'Asie-Mineure. L'orientalisme allemand à l'épreuve du terrain (1835-1895)*. Paris – Louvain – Bristol (CT), Peeters, 2016. 1 vol., 16 x 24 cm, XVIII-406 p., 24 ill. (TURCICA, 21). Prix : 78 €. ISBN 978-90-429-3185-5.

La cartographie allemande de l'Asie Mineure au XIX^e siècle est chose complexe, car son étude doit immanquablement tenir compte de deux données externes : la réalité à représenter et les attentes des publics concernés par le travail. Ces difficultés ont remarquablement été résolues par Ségolène Débarre qui nous offre un excellent livre sur l'histoire de ces cartes, à laquelle ont participé des personnalités de premier plan ; celles-ci ont en effet été réalisées par Heinrich Kiepert et Richard Kiepert, son fils, publiées durant quelque soixante ans par l'éditeur berlinois Dietrich Reimer et utilisées par le grand géographe Carl Ritter, qui joue le rôle de pivot entre les milieux académique et militaire. Les deux premiers chapitres traitent de l'arpentage du terrain et posent les jalons d'un savoir spécifique de la Prusse sur l'Anatolie à travers l'histoire de deux séries d'explorations. Le premier raconte la mission militaire (1835-1839) dirigée par Moltke pour concrétiser une collaboration entre le royaume de Prusse et l'empire ottoman, désireux l'un et l'autre de connaître de façon précise les ressources de la région d'un point de vue stratégique, économique et ethnologique. Le deuxième retrace l'histoire d'une mission savante (1841-1842), à laquelle participa Heinrich Kiepert et qui parcourut la Lycie à la découverte de sites archéologiques, dont celui de Trysa. Les deux chapitres suivants s'intéressent à la représentation de l'Anatolie – élaborée *grosso modo* entre les années 1842 et 1859 – à partir des cartes de Kiepert et des renseignements fournis par les différents voyageurs. Le troisième chapitre est ainsi consacré à la fabrication de la carte de l'Anatolie par Heinrich Kiepert et passe en revue les objectifs qu'il s'est fixés : inscrire les textes antiques dans une réalité matérielle et historique, enrichir les atlas scolaires, ancrer les lieux, décrire le relief, fournir des données quantitatives (notamment de nature démographique) ; il se termine par un aperçu du mode de diffusion de cette carte, notamment à travers sa présence dans des expositions universelles. Le quatrième chapitre analyse la place conférée à l'Anatolie dans l'œuvre immense de Carl Ritter et les grilles de lecture auxquelles la région est soumise : prééminence accordée aux frontières naturelles, étude des littoraux et de leurs articulations, regard sur l'histoire de l'Anatolie – histoire glorieuse durant l'Antiquité, mais moribonde à l'époque du géographe – dont le renouveau sera assuré par l'Europe civilisatrice. Ici aussi, le chapitre se termine par un aperçu de la postérité de l'œuvre. Les deux derniers chapitres s'interrogent sur l'outil que la cartographie des Kiepert, père et fils, met à la disposition des pouvoirs allemand et ottoman durant les années 1860-1890. Le cinquième chapitre porte sur l'organisation de la connaissance circulant entre le centre de diffusion (l'Anatolie) et le centre de réception (Berlin) pour continuer la publication de cartes mises à jour et de plus en plus précises. Dans le centre de diffusion, il s'agit d'utiliser à bon escient les témoignages d'ingénieurs et d'officiers-instructeurs envoyés en mission dans l'empire ottoman, sans oublier les Allemands venus s'établir en Anatolie pour y gagner leur vie, tous étant amenés à utiliser des moyens de locomotion peu commodes et confrontés à des pratiques alimentaires et religieuses ne facilitant pas leur adaptation. À ces compatriotes-témoins s'ajoutent les intermédiaires

entre les Allemands et les populations locales, à savoir les interprètes (drogmans) pas toujours honnêtes et fiables, les gardes chargés d'assurer la sécurité, serviables et dévoués, et une administration tatillonne, peu appréciée des voyageurs. Il convient aussi de mentionner comme sources d'information les ambassades et consulats, ainsi que le milieu des orientalistes en ce qui concerne l'utilisation de sources écrites. Pour sa part, le centre de réception met au point des règles méthodologiques pour homogénéiser la collecte des informations et en faire une synthèse utile. Le sixième chapitre étudie les attitudes respectives des empires ottoman et allemand face à l'information fournie par les cartes. Le premier encourage la gravure, l'impression et la traduction de cartes étrangères et forme civils et militaires aux techniques cartographiques pour réaliser des cartes ottomanes et diffuser celles-ci à l'extérieur. Le second continue à organiser ses propres collectes de renseignements pour mieux connaître un pays qu'il entend conquérir sur le plan économique et intégrer dans sa zone d'influence politique. C'est pourquoi Ségolène Débarre peut à juste titre conclure au terme de sa longue enquête qu'assurément les cartes allemandes participèrent à la défense des intérêts coloniaux de l'empire, mais que, ce faisant, elles rendirent compte d'un pays plus complexe que ce que les stéréotypes donnaient à penser et amenèrent les Ottomans à rechercher d'autres sources d'informations chez les puissances rivales pour contrebalancer l'influence des cartes allemandes. Si le présent ouvrage ne concerne pas le noyau dur du domaine couvert par *L'Antiquité Classique*, il rencontrera néanmoins les intérêts du public de la revue. D'abord, il concerne une contrée que son histoire a intégrée en tout ou en partie dans les orbites gréco-romain et byzantin avant que ce soit au tour de la Grèce continentale et de ses îles de partager l'histoire et les vicissitudes de l'empire turc. Ensuite, il fournit un éclairage instructif sur les conditions dans lesquelles les archéologues ont été amenés à travailler ; de même, il atteste le soin avec lequel les cartographes ont mis en relation les données fournies par la géographie antique et les données observées sur le terrain. Enfin et surtout, il illustre, à travers l'étude des cartes, le fait que la discipline géographique est à cheval sur deux démarches scientifiques, l'une relevant de la physique, l'autre des sciences humaines ; cette approche de l'objet « carte » est transposable à d'autres aires de civilisation et à d'autres époques, donc à l'Antiquité. Ajoutons enfin que l'étude de ce milieu d'explorateurs, de voyageurs et de géographes en chambre est rédigée de façon très vivante, l'auteur nous faisant participer, comme si nous y étions, à leurs aventures et rencontres avec une altérité pittoresque ou déconcertante. Le lecteur ne pourra qu'apprécier cette alliance entre la passion d'une chercheuse pour son sujet et le souci de fonder ses analyses sur une documentation ample, comme en témoignent une bibliographie fournie, des index utiles de noms de personnages et de lieux et le choix d'illustrations faisant la part belle aux cartes allemandes de l'Anatolie produites au XIX^e siècle. C'est donc sans réserve qu'on souhaite au livre de Ségolène Débarre un succès qu'il mérite amplement. Monique MUND-DOPCHIE

Simon GOLDHILL, *Victorian Culture and Classical Antiquity. Art, Opera, Fiction and the Proclamation of Modernity*. Princeton, University Press, 2011. 1 vol. relié, VIII-352 p., ill. (MARTIN CLASSICAL LECTURES) Prix : 55 \$. ISBN 978-0-691-14984-4.